



REBECCA
AYOKO

En collaboration avec Carol Mann

Quand les étoiles
deviennent noires

Des rues d'Abidjan aux podiums d'Yves Saint Laurent

Extrait de la publication Jean-Claude Gawsewitch



QUAND LES ÉTOILES DEVIENNENT NOIRES

Rebecca Ayoko

En collaboration avec Carol Mann

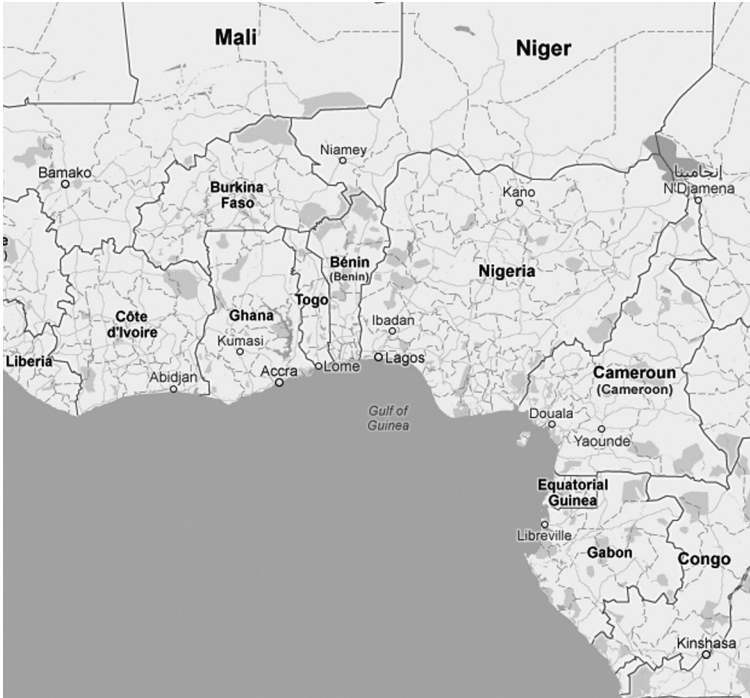
QUAND LES ÉTOILES DEVIENNENT NOIRES

*Des rues d'Abidjan
aux podiums d'Yves Saint Laurent*

Jean-Claude Gawsewitch Éditeur

© Jean-Claude Gawsewitch, 2012
130, rue de Rivoli
75001 Paris
ISBN : 978-2-35013-365-2

À mes enfants, Affie et Clyde



▲ Rebecca est née au Ghana. Elle a vécu au Togo, au Gabon et en Côte d'Ivoire avant de s'envoler pour Paris.

Avant-propos

*« Ne crois pas que les étoiles sont mortes
parce que le soleil est caché par les nuages. »*

Proverbe africain

C'est une photo en noir et blanc surgie d'une autre époque. Mon visage fardé, photographié de trois quarts, donnerait presque l'illusion que j'ai la peau blanche. Malgré un chignon sophistiqué, j'ai l'allure androgyne qu'affectionnaient les grands couturiers des années 1980. Au plein cœur de cette décennie, cette photo ornait mon « composite », la carte de visite d'une top model. Au-dessus de l'image, en petits caractères, s'affiche mon identité : « Hauteur 1,76 – Poitrine 84 – Taille 62 – Hanches 90 – Chaussures 40 – Cheveux noirs – Yeux bruns. » Sous la photo, en caractères gras imposants, figure le logo de l'agence Glamour, suivi de coordonnées : 40, rue François-I^{er}, 75008 Paris – 47 23 89 26. Les numéros de téléphone parisiens se composaient alors de

Quand les étoiles deviennent noires

huit chiffres, et les téléphones portables n'existaient pas.

Chaque jour, pendant plus dix ans, je me suis contemplée dans ce reflet. « Miroir au mur, suis-je toujours la plus belle ? » La photo semblait me sourire, m'assurant que nulle rivale ne pourrait jamais égaler ma classe et ma beauté. Grisée par cette promesse d'éternité, je menais une vie de princesse, fréquentant des palaces luxueux et revêtant les toilettes les plus élégantes, courtisée par des hommes riches et séduisants.

En ces temps-là, Paris était à mes pieds.

Comme Cendrillon au bal, charmée par un prince de la haute couture au regard bleu azur et à la voix de miel, étourdie par les valse, je n'ai pas entendu sonner les douze coups de minuit. À l'aube des années 1990, mon carrosse est redevenu citrouille. La promesse d'éternité n'a pas été tenue. J'ai rangé la photo dans mon coffre aux souvenirs. Après avoir tutoyé les étoiles, je suis retombée sur terre. Sans même un parachute.

Peu de gens savent qui se cache derrière le masque de marbre d'une top model, ces divas de la mode dont l'allure hautaine s'étale sur les pages de papier glacé des magazines féminins. Somptueusement

Avant-propos

vêtues sur un podium de défilé ou en villégiature dans quelque destination paradisiaque, au bras d'un Apollon dont la notoriété n'a d'égal que le solde de son compte en banque, nous incarnons le rêve de toutes les jeunes filles. La beauté. La gloire. Le luxe.

Tout le monde connaît notre visage et le nom de notre dernier petit ami. Combien savent qui nous sommes, et ce par quoi nous sommes passées ? La dernière chose que l'on attend d'une mannequin de haute couture, c'est qu'elle parle et se raconte. Les gens ont fini par croire que lorsque nous desserrons les lèvres, c'est uniquement pour siroter une flûte de champagne. Réduites à nos mensurations ou, au mieux, à l'enseigne du couturier dont nous sommes provisoirement l'égérie, nous nous cantonnons malgré nous au rôle qui nous est assigné : « Sois belle et tais-toi ! » Comme si notre vécu n'était pas digne d'intérêt.

Sauf accident de parcours, ceux qui sont nés dans la soie y passeront le reste de leurs jours. Mais nous, comme les éphémères, ces insectes dont l'espérance de vie est limitée à quelques heures, nous ne faisons que passer, traversant la lumière avant de retourner au néant. Conviées dans la haute société tant que nous inspirons les grands couturiers, nous sommes

Quand les étoiles deviennent noires

congédiées sans ménagement dès que notre beauté se fane. « La mode meurt jeune, et cet air condamné qu'elle a lui donne de la noblesse », écrivait Coccateau. Semblables à cette divinité à laquelle nous dévouons notre existence, nous sommes hautement périssables, même si nous préférons l'oublier pour mieux savourer ces instants de félicité. Nous connaissons notre apogée à l'âge où la plupart des jeunes filles vivent encore chez leurs parents. Et nous entamons notre déclin à l'heure où elles se lancent dans la vie active. Pour tout vestige de notre prestige perdu, nous conservons quelques précieuses reliques issues des vitrines des plus grands joailliers, ainsi qu'une poignée de photos désormais passées de mode.

L'argent, le luxe et la notoriété infantilisent. Ce sont les épreuves qui nous font grandir. Depuis mon enfance en Afrique, j'ai eu mon lot, à tel point que j'ai parfois l'impression d'avoir vécu plusieurs vies. Quelques semaines avant la sortie de mon autobiographie, une publication en ligne titrait ainsi son article : « Rebecca Ayoko, l'égérie noire d'Yves Saint Laurent, oubliée de tous ». Je ne peux pas nier que mon nom a depuis longtemps cessé d'être familier aux personnes qui se passionnent pour la haute couture. Elles auront certainement du mal à

Avant-propos

imaginer qu'il y a vingt-cinq ans il était aussi célèbre que celui d'une Naomi Campbell. Mais la question de ma notoriété est secondaire. Avant comme après mes années chez Saint Laurent, j'ai traversé des épreuves qui méritent d'être racontées. Une top model ne se réduit ni à son apogée ni à son déclin.

La vie, ce sont des rencontres qui vous aiguillent vers votre destin. Certaines brisent à jamais quelque chose en vous, tandis que d'autres vous élèvent jusqu'au toit du monde. Si une petite Africaine pauvre et illettrée a pu devenir la muse d'un des plus grands couturiers de tous les temps, c'est par la magie des rencontres. Si cette top model adulée a pu survivre à son naufrage, une fois déchue, c'est aussi grâce aux belles âmes que la vie a placées sur son chemin. Je fais miens ces mots de François Mauriac : « Nous méritons toutes nos rencontres. Elles sont accordées à notre destinée. »

En renouant le fil de mon parcours, des ruelles de Treichville, le quartier populaire d'Abidjan, aux podiums d'Yves Saint Laurent, c'est à ces bons génies que je tiens à rendre hommage. À ceux qui m'ont hissée sur leurs épaules dans ma jeunesse, me permettant de voir au-delà de l'horizon étriqué qui m'était promis. À ceux qui m'ont fait virevolter au bal de la haute couture, m'offrant des souvenirs que

Quand les étoiles deviennent noires

je chérirai jusqu'à mon dernier souffle. À ceux enfin qui m'ont ouvert leur porte quand je n'étais plus rien et que les regards se détournaient de moi.

Puisse le récit de leurs bienfaits leur rendre un peu de ce qu'ils m'ont donné.

Rebecca Ayoko

1

Poussière d'étoile

Je suis née sans prévenir, sous un ciel étoilé. Ma mère m'a raconté qu'au soir de ma naissance elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. L'atmosphère était lourde, l'air lui faisait défaut. Arrivée au terme de sa grossesse, elle a espéré se soulager momentanément en se rafraîchissant. Dans la cabane en feuilles de coco qui nous servait de douche, elle s'est saisie d'un seau d'eau. Tandis qu'elle commençait à s'asperger, de violentes contractions l'ont saisie. Pliée en deux, elle a dû s'agenouiller. C'est dans cette installation de fortune que j'ai jailli de ses entrailles, sans préavis.

– Je n'ai pas souffert, m'a-t-elle raconté. Et grâce à la lune, on y voyait comme en plein jour !

C'est ainsi que je suis venue au monde au Ghana, dans le village d'Agogo. À même la terre, par une nuit de printemps annonçant la saison des pluies. Le

Quand les étoiles deviennent noires

chant des grillons et le coassement des grenouilles ont accompagné ma naissance, à l'heure où les hommes dorment à poings fermés. Quand ma mère a appelé à l'aide, des voisines ont accouru. Elles ont coupé le cordon ombilical avant de me laver puis de m'enrouler dans un pagne. Mon cordon est resté enterré là-bas. Chez nous, cette coutume revêt une importance telle qu'il arrive qu'on plante un arbre à cet endroit, comme un frère jumeau du nouveau-né. En rêve, je retourne souvent sur ma terre natale. Ce cordon enfoui dans la terre d'Afrique me relie à mes origines.

Je suis née autour de 1960, mais je ne connais pas mon âge exact. Bien sûr, mon passeport mentionne une date de naissance. Mais comme tous ceux qui sont venus au monde dans un village africain, en dehors de toute maternité, personne ne possède d'acte de naissance en bonne et due forme. Pour tout document d'état civil, je devrai longtemps me contenter d'un certificat de baptême. Depuis la colonisation, le baptême est une coutume courante chez nous. Contrairement à ma mère, mon père, catholique fervent, y tenait tout particulièrement.

Mon nom de famille, Adamah, signifie « terre ». Rebecca est mon nom de baptême, mais j'ai aussi reçu un prénom de coutume, Ayoko, qui signifie la

Poussière d'étoile

« deuxième fille » en mina, ma langue maternelle – principalement parlée au Togo, au Ghana et au Bénin. Ma grande sœur s'appelle Hélène Ayele (ce qui indique qu'elle est la fille aînée). Kayi, ma sœur cadette, sera baptisée Susanna. Deux frères, Foli et Kani, me précèdent. Kani sera foudroyé par la maladie avant d'atteindre l'âge d'un an. Par ces surnoms, les habitants du golfe du Bénin peuvent situer notre place exacte dans la fratrie.

Mes parents sont originaires du Togo, un pays limitrophe dont la largeur, en certains endroits, n'excède pas cinquante kilomètres. Comme un certain nombre de ses compatriotes, mon père a émigré au Ghana, d'où sont issus ses ancêtres et où réside une partie de sa famille. Plus vaste, cette ancienne colonie britannique offre davantage d'opportunités professionnelles. Dans la région, les délimitations administratives sont de pure forme. Pour les populations, les zones linguistiques et culturelles tiennent lieu de frontières. Mon père s'est installé dans une région peuplée par les Ashantis, qui entretiennent de bonnes relations avec les Minas. Par mes deux parents, je descends d'une lignée héréditaire de prêtres animistes originaire de Glidji. Ce village situé sur la côte togolaise abritait autrefois la ville sainte de Genyigba, lieu de naissance de nos anciens rois. Dans ma famille, les secrets religieux se

Quand les étoiles deviennent noires

transmettent de génération en génération, de même que le droit d'exercer les rites de sorcellerie liés au culte des divinités minas, propres à chaque clan. La société africaine repose sur le lignage. Cette identité compte bien plus pour nous que le métier exercé ou que les conditions matérielles dans lesquelles nous ont placés les aléas de la vie.

Mes parents forment un beau couple. Papa est grand, mince, tout en longueur. Il a l'air calme, les traits réguliers. On dit que je suis son portrait craché. Les jours de fête, il revêt autour du torse un pagne d'apparat qu'il porte à la romaine, un pan rejeté sur l'épaule gauche. Cela lui donne une allure princière, renforcée par sa démarche féline. Maman est petite et menue. Elle a une quinzaine d'années de moins que lui. Je la revois encore, vêtue de tissus aux couleurs discrètes, portant sur la tête un pagne noué en un turban majestueux. Nous l'appelons « Dada ». Le moindre de ses gestes est empli de grâce. Calme et douce, elle élève rarement la voix. Encore ignorante de ce que le destin lui réserve, elle a foi en la vie.

Papa est ébéniste. Il possède un atelier de fabrication de meubles où plusieurs employés travaillent sous ses ordres. Son entreprise suffit à nous faire vivre. De son côté, maman complète les revenus de

Poussière d'étoile

la famille en préparant le déjeuner des élèves d'une école voisine. Elle a passé un arrangement avec le directeur, un religieux. L'établissement ne disposant pas d'une cantine, elle s'y rend chaque jour pour vendre un plat de riz qu'elle a cuisiné à la maison dès l'aube. Avec sa grosse marmite et ses assiettes en plastique, elle s'installe dans un coin ombragé de la cour de récréation, sous un large manguier. Placés en file indienne, les enfants lui tendent à tour de rôle la pièce que leurs parents leur ont donné pour payer leur déjeuner.

Je ne m'éloigne jamais d'elle. Lorsque je suis bébé, elle me porte sur son dos du matin au soir, attachée par un pagne. Elle m'emmène avec elle à l'école où elle pratique son commerce. Endormie à ses côtés, je suis bercée par les cris des écoliers. C'est dans cette cour de récréation, en me tenant aux murs, que j'apprends à marcher. Une fois autonome, je m'aventure dans les classes en me dandinant tel un caneton. Je suis la coqueluche des élèves, qui crient sur mon passage : « Bébé ! Bébé ! » Je viens alors m'asseoir sagement à leurs côtés. L'institutrice me permet de rester en classe, où j'écoute attentivement les leçons, qui se déroulent dans la langue de Shakespeare. Si j'ai mis les pieds à l'école très tôt, il me faudra attendre l'âge adulte pour apprendre à lire et à écrire.

Quand les étoiles deviennent noires

Nous habitons une petite concession où plusieurs maisons sont alignées côte à côte, en arc de cercle, autour d'une cour commune où les enfants jouent tous ensemble. Nous ne manquons de rien. Je me sens heureuse. Sans le savoir, je vis là les plus belles années de mon enfance.

Le dimanche, papa nous emmène à la messe. Fidèle au culte de ses ancêtres, ceux que les missionnaires appelaient les « féticheurs », maman nous accompagne rarement. Papa, à l'inverse, est très attaché au culte catholique. Dès cinq heures du matin, il se rend au premier office. Il revient ensuite prendre le petit déjeuner avec nous, et nous préparer pour la grand-messe, qui réunit tout le quartier. Chacun de nous endosse ses habits du dimanche. Les filles portent de jolies robes de style européen, généralement roses ou blanches, avec des volants et des froufrous. La veille, nos cheveux ont été tressés en fines nattes. Nous sommes chaussées de sandales à lanières attachées à la cheville. Pour des enfants habitués à marcher pieds nus toute la semaine, ce n'est pas toujours facile.

Si je garde un souvenir ému des dimanches de mon enfance, ce n'est pas en raison de la messe, que je suis trop jeune pour comprendre. Le plaisir incomparable que j'attends avec impatience tout

Poussière d'étoile

le restant de la semaine, c'est le moment où mon père sort son appareil Kodak pour nous prendre en photo. Nous suivons un cérémonial bien réglé. Au retour de la messe, nous troquons notre robe du dimanche contre une tenue traditionnelle. Puis nous passons à table, ce qui arrive uniquement ce jour-là. D'habitude, nos repas se prennent par terre autour d'un plat, assis sur une natte. Nous mangeons avec les doigts une purée à base de foutou, d'igname ou de manioc. Mais ce jour-là, papa tient à ce que nous imitions le repas des Blancs. Nous déjeunons à table, avec des assiettes et des couverts. Il y a du pain, de la salade et des œufs, qu'il prépare lui-même.

Après sa sieste, papa lance :

– Les filles, allez remettre vos robes du dimanche et coiffez-vous ! Je vais faire des photos...

Ensuite, il va chercher ses disques vinyles afin de rythmer la séance. Il aime tout particulièrement les tubes des artistes ghanéens de l'époque, comme Ebo Taylor, le roi du funk d'Accra, dont les sonorités donnent irrésistiblement envie de danser. Les choses sérieuses peuvent alors commencer. Papa nous fait prendre toutes sortes de poses : debout, assises, de face, de profil... Le plus souvent, cela se passe dans la cour commune. Les voisins nous contemplent, ébahis. Leurs enfants accourent pour

Quand les étoiles deviennent noires

se faire photographier avec nous. Si ma sœur Ayele trouve nos dimanches après-midi interminables, de mon côté, j'en savoure chaque instant. J'ignore encore que j'expérimente là mes premières séances de « shooting » ; ces moments bénis sont un avant-goût de l'ambiance qui deviendra mon quotidien quelques années plus tard. Rien ne me rend plus heureuse que de me faire belle et de prendre la pose pour mon père. Dès que je me réveille le dimanche matin, je ne vis que pour cet instant. Malheureusement, je n'ai pas conservé de photos de cette époque. Seul me reste le souvenir de ce paradis perdu.

En Afrique, même lorsqu'on n'a pas de quoi manger à sa faim, une famille nombreuse est considérée comme une bénédiction. Deux ans après ma naissance, ma mère accouche de ma petite sœur, Kayi. D'après ce qu'on me racontera par la suite, le moins que l'on puisse dire est que je ne me suis pas réjouie. Me sentant abandonnée, je ressens de la jalousie envers cette concurrente. Privée de la relation fusionnelle qui me liait à ma mère, j'erre misérablement dans la cour.

À cette époque, à force de me voir en larmes, l'un de nos voisins propose à ma mère :

– Occupe-toi de ton bébé, je jouerai avec ta grande, ne t'en fais pas !

Poussière d'étoile

L'homme a la trentaine. Il est apprenti dans l'atelier de mon père le matin, et passe ses après-midi dans la cour de la concession. Dans mes souvenirs, il est grand et mince. La trentaine, les cheveux coupés court, la peau foncée, il a les muscles saillants. Il se montre poli et souriant, même si quelque chose en lui m'effraie un peu. Je n'ose pas le regarder dans les yeux.

Maman a confiance en cet homme que nous côtoyons tous les jours et que les enfants surnomment « tonton ». Elle accueille sa proposition avec soulagement, imaginant que l'attention qu'il se propose de me prodiguer me consolera du sentiment d'abandon que j'éprouve. Quand il me voit, tonton me soulève dans ses bras :

– Viens Ayoko, je vais jouer avec toi !

Il me fait rire. Pendant un bref instant, ma jalousie s'évanouit.

Je me souviens avec précision de cet après-midi où le soleil nous écrasait de chaleur, sans aucun souffle de vent pour nous réconforter. Pendant que mes parents font la sieste, je traîne dans la cour. Assis sur une caisse, notre voisin chantonne. Il me tend la main et m'assied sur ses genoux, calée contre son ventre. Je sens quelque chose durcir entre ses jambes, comme un petit volcan. Il se met alors à me frotter contre lui. Je me débats, ça brûle, ça me fait

Quand les étoiles deviennent noires

mal ! De toute sa force d'adulte, il m'immobilise. Je me sens comme un animal pris au piège. Je n'ose même pas crier. En Afrique, un enfant ne proteste pas face à un adulte : il baisse les yeux et il subit. À deux ans et demi, je suis bien trop jeune pour comprendre ce qui m'arrive. Quelques années plus tard, après avoir été initiée à la sexualité, je réaliserai ce qui s'est vraiment passé. Mais la honte ressentie me dissuadera d'en parler.

Cette scène se répétera pendant plusieurs mois, et personne dans mon entourage ne le remarquera. Mes parents ne voient qu'un voisin serviable qui me fait sauter sur ses genoux pour leur rendre service. Régulièrement, pour le remercier de sa disponibilité envers sa fille, mon père lui apporte de la bière et reste discuter avec lui toute la soirée. Pourtant, à l'époque, mes nuits sont perturbées par des cauchemars, à tel point que j'insiste pour dormir blottie entre mes parents. Personne ne soupçonne la cause de ce traumatisme. Dans notre famille ou dans le voisinage, le comportement de cet homme est inimaginable. Je garde encore en moi le souvenir de ces rêves terrifiants par lesquels s'exprimait ma détresse.

Ce loup déguisé en agneau fut le premier fossoyeur de mon enfance. D'autres lui succéderont bientôt.

Le culte du python royal

C'est très tôt que le culte du vaudou est entré dans ma vie. Quand mon père nous emmène pour la première fois chez sa mère, ma grande sœur et moi, je n'ai que trois ans. Notre grand-mère habite dans un village togolais, non loin de Togoville, la terre natale de mes aïeux. La région située dans le sud du pays, est connue pour le vaudou, qui célèbre les esprits surnaturels s'incarnant dans de multiples animaux. Issu du golfe du Bénin, ce culte animiste perpétue la vénération de quarante et une divinités dont chacune est célébrée, de façon héréditaire, par des familles désignées à cet effet. Des deux côtés, ma famille est dédiée au culte du python royal, qui trône au sommet de ce panthéon. La tradition prévoit que la prêtrise se transmette, de génération en génération, à quelques membres – sinon à tous – de la lignée. Le manquement à ces devoirs dictés par notre filiation est censé

Quand les étoiles deviennent noires

apporter la malédiction sur tous les membres de la famille. La première étape de ce rituel obligé est une cérémonie spécialement destinée aux jeunes enfants. Elle se déroule du côté paternel et prévoit une initiation, ainsi que la protection contre le mauvais sort.

Ma grand-mère insiste pour que la tradition soit transmise à l'ensemble de ses petits-enfants. Il est vrai que papa est l'unique survivant de sa fratrie et que sa lignée ne compte pas d'autres descendants que les siens. Sa ferveur catholique ne dérange pas ma grand-mère tant que son fils respecte les pratiques ancestrales, tout en autorisant leur transmission à ses enfants. Notre frère aîné, Foli, nous a déjà précédées ici. Ma petite sœur Kayi, qui est encore au sein, reste au Ghana avec ma mère.

C'est la première fois qu'Ayele et moi sommes séparées de notre mère. La première fois aussi que nous quittons notre foyer. Après un voyage qui nous semble interminable, nous atteignons un village en pleine brousse, dont les cases en terre sont surmontées de toits de chaume. Ma grand-mère, qui nous attend de pied ferme, a tout préparé. En pleine nuit, secondée par notre père, elle nous réveille énergiquement. Armées de lampes à pétrole et encore tout endormies, ma sœur et moi quittons la maison, puis traversons la clairière avant de nous enfoncer dans la forêt. Ma grand-mère nous ordonne de marcher droit devant nous. Il

Le culte du python royal

fait nuit noire. Perdues dans l'obscurité, nous gémissons. Épuisée par le voyage, je n'ai qu'un souhait : retrouver ma natte pour y poursuivre ma nuit.

– Venez, les filles, dit notre grand-mère à voix basse. Donnez-moi votre main, tout ira bien...

Ayele et moi titubons de fatigue. Nous trébuchons sur les lianes et les souches d'arbres. Apeurées, nous sursautons au bruit des singes et des hiboux. Les mains puissantes de notre aïeule nous tirent vers l'avant, nous soulevant lorsque nous chutons.

– On est arrivés ! annonce enfin papa.

Une silhouette humaine aux yeux rouges, qui me paraît gigantesque, nous attend là, tapie dans la pénombre. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit d'un sorcier. Depuis la tombée de la nuit, il s'affaire aux préparatifs de la cérémonie. Devant lui, malgré l'obscurité, je parviens à distinguer des potions, des ossements et une grosse marmite où mijotent les parties sacrées prélevées sur des animaux de la forêt sacrifiés au préalable. Sous le récipient, le charbon de bois projette des éclats rougeâtres sur l'herbe haute. Dans le noir, les traits du sorcier, à peine éclairés par le reflet des flammes, me donnent l'illusion qu'il porte un masque.

L'odeur âcre des peaux de bêtes et des os brûlés nous prend à la gorge. Après nous avoir déshabillées,

Quand les étoiles deviennent noires

ma grand-mère nous fait avancer vers de larges pots de terre au goulot étroit. Un python royal est lové dans chacun d'eux.

– Grand-mère ! Papa ! J'ai trop peur !

Je suis prise de terreur, mais le sorcier me rassure :

– Tu n'as rien à craindre. Tu es issue d'une lignée sacrée, tu es protégée. Les pythons ne te feront aucun mal...

Le serpent baigne dans de l'eau. Le sorcier nous demande ensuite de plonger la main dans le pot et de recueillir un peu d'eau, avant de nous en asperger le visage. Après quoi lui-même nous verse cette eau sur le corps en prononçant des incantations.

– Restez immobiles, il faut sécher à l'air libre.

Il fait encore frais. Nous grelottons. Avec son couteau, il nous incise le creux du coude et l'arrière des genoux pour y introduire un peu de cendre des animaux sacrifiés. Le sang est versé en offrande aux pythons et au dieu Legba, célébré par de nombreuses ethnies ouest-africaines.

Dans la lignée de ma mère, on vénère également le python royal. Sa famille pratique les scarifications rituelles. Prêtres et prêtresses reçoivent huit entailles sur le visage : quatre de chaque côté, à l'instar de la tête du python (entre les sourcils, près des yeux, en haut et en bas des joues). Cette tradition se transmettant uniquement par le père, je n'ai pas

Le culte du python royal

eu à subir ce marquage. Si mon visage avait été ainsi scarifié, ma vie en eut certainement été changée.

Cette cérémonie au fond de la forêt équatoriale marque la première étape – et la plus importante – des rites requis avant de devenir prêtresse. Par la suite, nous reviendrons à Glidji pour les cérémonies de l'Epé-Epké, qui célèbrent la nouvelle année. À cette occasion, des centaines de participants vêtus de blanc se peignent le corps avec du kaolin, une forme d'argile. Au cours de longues processions menant jusqu'à la mer, femmes et fillettes arborent des colliers de perles colorées. Possédées par les ancêtres, qui tentent de s'exprimer par leur intermédiaire, celles qu'on appelle les « voudoussies » sont prises de transes spectaculaires, et parlent une autre langue, inconnue, la langue du vaudou. Il est demandé ensuite à un jeune homme, qui est entré dans un état second après avoir passé des jours et des jours dans la forêt avec les sorciers, d'aller chercher une pierre sacrée au fond de l'eau, qui annonce l'avenir. Si la couleur de la pierre est bleue, il va pleuvoir. Si elle est blanche, il y aura la paix. Si la pierre est noire, une catastrophe est imminente.

Bien qu'issue d'une haute lignée dédiée au vaudou, je resterai toujours à l'écart de ce culte. Seul

Quand les étoiles deviennent noires

son rythme endiablé me séduit. Enfant, je me sens attirée par sa musique et par ses danses. Tous les dimanches soirs, quand le tam-tam retentit dans le quartier, mes amis et moi accourons, nous fauflant à travers la foule pour assister aux cérémonies. Je regarde d'un air amusé les adeptes entrer en transe. Vêtu de blanc, le maître des cérémonies brandit une queue de cheval qu'il agite en tous sens. Ce spectacle m'arrache un fou rire, ce qui est mal vu. « Si tu ris, tu ferais mieux de partir : tu ne sais pas ce qui peut t'arriver ! », me lance-t-on pour m'effrayer. Apeurée, je m'enfuis alors en courant.

En grandissant, je m'éloignerai définitivement du culte de mes aïeux, que je ne parviens pas à prendre au sérieux. Contrairement à mes parents, j'éprouve le plus grand mal à concilier religion catholique et animisme. Baptisée avant d'être initiée au culte, je me sentirai toujours plus proche de ce premier appel. Pour moi, Dieu est à l'église, et non pas lové au fond d'une amphore. Toutefois, le python sacré de mon peuple revient parfois hanter mes rêves. Il me réclame, me somme de reprendre ma place dans notre lignée. Entre-temps, j'ai suivi une autre voie, reniant *de facto* la tradition de mes ancêtres. Mes racines puisent cependant dans le vaudou, qui a marqué mon enfance. En moi se disputent parfois des forces spirituelles contradictoires...